

opulente que jamais. Déjà deux fois, depuis sa renaissance, elle a déployé ses trésors dans le palais de nos rois. Deux fois la France émerveillée, fière de ces tributs du génie et de l'activité, a vu l'étranger nous payer un double hommage, par ses éloges forcés et par ses satires affectées. Enfin, dans la belle saison qui va suivre ce printemps, nous allons la voir, une troisième fois, se surpasser elle-même, et s'offrir à nos regards, avec des découvertes nouvelles qui mériteront des honneurs, tels que peut les répandre un siècle de lumières. Indiquons ses progrès, depuis l'ère nouvelle dont j'étudie les bienfaits.

En 1812, l'industrie française mettait en œuvre trente-cinq millions de kilogrammes de laines françaises, elle met à présent en œuvre quarante-deux millions de laines nationales et huit millions de laines étrangères. Il lui manquait des troupeaux qui fournissent la laine longue et brillante nécessaire à ces beaux tissus ras, propres au luxe des châles et des robes ondoyantes; nous avons mis à contribution le Midi, l'Occident et l'Orient, pour fournir ces belles parures au sexe qui lui-même est la parure d'un peuple civilisé: l'Asie nous a fourni ses chèvres du Thibet, l'Afrique ses béliers de Nubie, l'Europe occidentale ses moutons du Leicester. Nous avons inventé des arts délicats et difficiles, pour mettre dignement en œuvre des toisons d'une admirable finesse, et la fabrication du cachemire français a présenté des modèles que

l'Angleterre est satisfaite d'imiter, sans espoir de les surpasser.

En 1812, la France filait seulement dix millions trois cent soixante-deux mille kilogrammes de coton; dès 1825, elle en filait vingt-huit millions de kilogrammes, à des degrés supérieurs en finesse, et les mettait en œuvre pour former une foule de tissus qu'à la première époque nous savions à peine fabriquer, depuis les basins jusqu'à ces tulles si délicats et pourtant si peu coûteux, qu'aujourd'hui Lyon seul confectionne sur plus de deux cents métiers, et que Dunkerque, Calais, Saint-Etienne, Saint-Quentin, Lille, Rouen, et vingt autres cités savent aussi fabriquer.

Nous n'avions que des machines imparfaites pour filer la laine et le coton, dans les numéros fins. Pour peigner, carder, tondre, lustrer, gaufrer nos tissus, il en fallait d'excellentes; nous avons importé les unes, inventé les autres; nos ateliers en sont garnis. C'est un matériel nouveau, acheté, gagné, payé, et nous rendant avec usure le sacrifice de nos gothiques moyens d'exécution: exemple matériel du bénéfice que trouve un peuple à se régénérer lui-même.

Nulle nation ne pouvait rivaliser avec la nôtre pour le travail des soieries; nous avons reculé des limites que nous seuls avons atteintes. La Chine avait l'avantage exclusif de produire une soie dont la blancheur éclatante surpasse le produit de toutes les espèces de chrysalides connues dans l'Occident;

nous avons naturalisé chez nous le ver qui la produit dans l'Orient. Bientôt, nous avons admiré ces crêpes étonnantes, imités de la Chine, et pour la matière première dont il a fallu perfectionner le filage, et pour l'égalité du tissage, et pour la beauté de l'aspect. Depuis la paix, nous portons dans l'opulente Asie, des tapis imités de la Perse et de la Turquie, et plus parfaits que leurs modèles, avec lesquels ils vont rivaliser à deux mille lieues de distance.

Avant nos désastres, Lyon ne comptait guère plus de cent mille âmes, et la trace de ces désastres est effacée par tant de prospérité, qu'aujourd'hui plus de cent cinquante mille habitants, actifs, laborieux, peuplent cette belle cité, qu'ils font fleurir par leur ingénieuse activité.

Et pourtant aujourd'hui Paris s'élève, rivale redoutable de la reine du Rhône, et compte aussi, parmi les causes de sa population toujours croissante, les nombreux emplois qui résultent du travail des soieries, des cotons, des laines et du cachemire.

Une savante statistique de la Seine est publiée par un préfet, ancien élève de l'École Polytechnique. Elle nous montre Paris fabriquant pour quatorze millions de châles, pour plus de six millions de meubles et d'objets d'orfèvrerie; enfin exportant, comme superflu de ses fabrications, pour quarante-sept millions par an de produits d'industrie: voilà ce qu'est aujourd'hui la capitale du royaume, agrandie, embellie par tant d'édifices

nouveaux consacrés à l'utilité privée ou publique! Revenons à l'industrie des provinces.

La France ignorait l'art de fabriquer ces beaux linges damassés que la Saxe et la Silésie fournissaient à l'Europe. La victoire nous ayant conduits dans ces contrées, nous n'y brisâmes point les métiers; il nous sembla plus noble d'apprendre à les imiter dans leur structure, pour les surpasser un jour; quelques années se consumèrent en études, en essais, et dès 1819 un prix d'honneur, mérité par Saint-Quentin, fit connaître que cette ville avait conquis pour la France, une fabrication nouvelle et difficile.

Non-seulement nous avons appris à perfectionner tous les genres de filage et de tissage, nous avons fait des progrès aussi remarquables dans l'art de colorer nos fils et nos tissus. A Lyon, pour la teinture de la soie, nous avons remplacé l'indigo par le bleu de Prusse, qui nous procure une couleur plus agréable à la vue, plus éclatante, et susceptible de toutes les nuances que l'œil puisse apprécier. A Rouen, pour la teinture du coton, nous avons acquis l'art de rendre plus égales les belles couleurs rouges, et d'en mieux maîtriser les nuances les plus légères. A Mulhausen, nous avons perfectionné l'apprêt qu'on appelle enlevage, et produit des fonds rouges d'Andrinople, d'une si grande beauté, que les toiles peintes de Mulhausen, d'ailleurs recommandables par beaucoup d'autres qualités, ont obtenu la préférence la plus marquée sur

les toiles peintes des autres nations, dans tous les marchés de l'Allemagne. Il y a dix années, on aurait regardé comme un espoir insensé, celui d'imprimer sur la toile pour imiter les couleurs et les ornements des magnifiques châles de Cachemire; Mulhausen a réalisé cet espoir, qui semblait chimérique, avant d'avoir été soumis au génie de nos fabricants.

La lithographie, introduite en France, depuis la paix, fournit aux beaux-arts un moyen prompt, économique et facile, pour reproduire les chefs-d'œuvre des grands maîtres et même pour multiplier le jet primitif de leur pensée, dans sa verve et son originalité. La lithographie a donné graduellement aux classes inférieures, par le bon marché de ses produits soignés, le goût de dessins et d'images dignes de satisfaire un jugement exercé.

L'industrie s'est emparée de cet art, pour embellir ses ouvrages; elle a lithographié sur la toile, sur le coton, sur la laine et sur la soie; elle a lithographié sur la poterie, sur la faïence et sur la porcelaine.

En même tems que la lithographie, la fabrique du papier s'est perfectionnée. Les Français ont les premiers conçu le mécanisme propre à fabriquer du papier d'une longueur indéfinie; ce qui, dans une foule de cas, présente les plus grands avantages. L'art de peindre sur le papier pour en former des tentures superbes, n'a pas fait chez nous de moindres progrès que la coloration des étoffes,

et la supériorité de notre goût est révélée par l'heureux nuancé des couleurs et par la beauté des dessins.

Passons à l'examen de nos richesses minérales.

L'Angleterre avait sur nous un immense avantage, par la double richesse de ses mines de houille et de fer, que la nature a rapprochées dans les mêmes lieux, et par l'excellence de ses moyens de fabrication: nous avons emprunté ces moyens. Des cylindres pour étirer le fer, des hauts-fourneaux pour l'épurer, se sont établis dans les départemens de la Nièvre, de l'Yonne, de la Moselle et de la Loire; la fabrication des aciers est sortie de sa longue infériorité; nous épurons, nous laminons, nous tréfilons avec une perfection nouvelle, le fer, le cuivre, le zinc et le laiton; nous rendons malléable jusqu'au platine. Depuis la paix, dans la Nièvre, l'Eure, le Cher, le Doubs, la Côte-d'Or, nous laminons la tôle, et nous fabriquons le fer-blanc; nous laminons même l'acier fondu.

En 1814, la France fabriquait cent millions de kilogrammes de fer; en 1825, elle en fabriquait cent soixante millions de kilogrammes; en 1814, la France extrayait de ses mines un milliard de kilogrammes de houille; en 1825, elle en a tiré plus d'un milliard cinq cent millions de kilogrammes. Ainsi, pour ces deux grandes sources de richesse industrielle, la France produit moitié plus aujourd'hui qu'en 1814.

Depuis la paix, nous cessons, par degrés, d'être tributaires de l'étranger, pour les limes, les râpes, les alènes, les faulx, les faucilles et les scies. Bientôt, à cet égard, l'Allemagne n'aura plus sur nous aucune supériorité. Notre coutellerie atteint enfin le double but de la beauté et de l'économie. Nous avons découvert le moyen de damasser les armes blanches.

Nous commençons à rivaliser avec la Suisse, pour la fabrication de l'horlogerie commune, et nous ne connaissons pas de supérieurs dans l'horlogerie de précision qu'emploient la marine et l'astronomie. Aujourd'hui, les souverains des nations les plus avancées dans les arts, demandent qu'un artiste de Paris leur fasse les plus beaux instruments, pour observer les astres avec un degré d'exactitude qui corresponde aux progrès opérés dans l'astronomie, depuis le commencement du siècle dernier, en grande partie par les travaux de nos astronomes et de nos géomètres. L'optique est devenue une science nouvelle, par les découvertes faites en France, de nos jours. Un de nos ingénieurs a construit pour nos phares des lentilles qui transmettent une lumière plus abondante que ne font les réflecteurs.

Les arts chimiques ont eu cet immense avantage, en France, d'être cultivés par les hommes qui reculaient en même temps les bornes de la chimie. Les illustres contemporains de Lavoisier inventent un nouveau blanchiment; puis des

moyens rapides, économiques, de préparer une foule de sels et d'acides, d'extraire le salpêtre, de fabriquer la poudre, de faire en France de l'alun, de la soude, de la potasse, de la céruse, etc.

Ces grands progrès, qui remontent au temps de la révolution, sont loin d'avoir été ralentis depuis la paix; nos chimistes ont trouvé le secret de se surpasser eux-mêmes et d'offrir au commerce des produits plus abondants, plus appropriés aux besoins de la vie et des arts, et pourtant beaucoup moins dispendieux qu'auparavant.

On reprochait à notre poterie d'être grossière, à notre faïence d'être sans beauté, à notre porcelaine d'être hors de prix; l'industrie s'est lavée de ces reproches en cessant de les mériter. Nous produisons même une poterie de luxe, imitant, pour la dureté, l'éclat et les nuances, le porphyre et les pierres précieuses: c'est une magnifique fabrication.

Depuis six ans nous avons cessé d'être au-dessous des Anglais pour la taille des cristaux; nous les égalons pour la beauté du poli, pour la netteté de la coupe; nous les surpassons pour l'élégance et la grâce des formes.

Nos travaux d'orfèvrerie ont élevé très-haut la superbe industrie de la sculpture, de la ciselure et de la fonte de cuivre, de l'argent et de l'or. Croira-t-on que le revenu public a la preuve, par un léger droit de timbre, que les familles

françaises augmentent leurs meubles, leur vaisselle, leurs bijoux d'argent et d'or, pour vingt millions de francs par année*!

Voilà l'exposé rapide, incomplet, imparfait, des admirables progrès de notre industrie, depuis 1814 jusqu'en 1826. Les succès de notre commerce intérieur présentent des résultats qui ne sont pas moins remarquables.

On peut en juger par le progrès du revenu public établi sur les ventes de toute espèce, sous le nom de contributions indirectes. Les budgets présentés à nos chambres législatives font voir que cette source de revenus s'est graduellement accrue depuis 1818 jusqu'en 1826. Le produit total s'élevait à 170,685,223 francs pour la première de ces deux époques, et s'élevait à 214,400,903 francs pour la seconde. Ainsi, l'augmentation totale est supérieure à vingt-cinq pour cent. Cette augmentation paraîtra d'autant plus remarquable, que l'impôt sur les huiles, qui rapportait plus de trois millions en 1818, est supprimé depuis 1822, et donnerait aujourd'hui quatre millions, s'il avait été maintenu.

* En 1818, le poids de l'or, travaillé par les orfèvres et soumis au droit du timbre, était seulement de 16,170 hectog.

Dès 1825, il était de 41,078

Le poids total de l'argent mis en œuvre par les orfèvres était, en 1818, de 381,135

Dès 1825, il était de 696,075

Le nombre des orfèvres employés au travail de ces métaux précieux n'était, en 1818, que de 8,382

Dès 1825, il était de 11,412

Le progrès des ventes a nécessité le progrès de la circulation intérieure, et des hommes et des choses. En 1818, les transports par eau ne comptaient, sur nos fleuves et nos rivières, que 105 entrepreneurs; dès 1825, ils en comptaient 286. En 1818, le nombre des voitures estampillées par l'autorité publique était seulement de 6,670 tandis qu'en 1825, il était de 14,255

C'est-à-dire, qu'il avait beaucoup plus que doublé.

Le droit du timbre qui représente, en partie, le progrès des transactions commerciales à produit, en 1818. 20,912,830 fr.
en 1825. 25,934,461

C'est une augmentation de vingt-quatre pour cent.

Le gouvernement prélève un dixième sur le produit des octrois, produit qui représente les consommations et par conséquent le bien-être des villes. Cette source de revenu qui donnait seulement, en 1818. 3,597,931 fr.
donnait, en 1825. 4,983,351

Ce résultat paraîtra d'autant plus remarquable, que le nombre des villes qui subissent des octrois était, en 1818, de 2,276 et qu'on l'a réduit, en 1825. à 1,349

La consommation du sel est encore un indice de la prospérité générale de l'industrie et du bien-être des particuliers. Cette consommation suit un progrès plus rapide que celui de la population, ainsi

qu'on peut juger par le revenu public, qui ne s'élevait, sur cette matière, en 1818, qu'à 5,785,113 fr. et qui s'élevait, dès 1825, à. . . . 6,956,161

La consommation des poudres présente un accroissement beaucoup plus considérable. En 1818, elle s'élevait seulement à. . . . 377,650 kil. En 1825, elle s'élevait à. . . . 960,752

Il faut remarquer que la poudre de luxe, car c'est ainsi que j'appelle la poudre de chasse, et la poudre de guerre, en tems de paix, ne présentent pour ainsi dire aucune augmentation; mais la poudre consacrée aux travaux des mines et, par conséquent, celle qu'on doit regarder comme vraiment productive, pesait, en 1818. . . 91,286 kil. en 1825. . . 455,642

Ainsi la France a quintuplé la consommation des poudres qu'on doit regarder comme une force vive appliquée aux travaux des arts.

La poudre consacrée au commerce extérieur présente un accroissement aussi très-considérable. Elle s'élevait, en 1818, à. . . . 33,052 kil. en 1825, à. . . . 110,825

C'est-à-dire, à plus du triple.

Si nous considérons maintenant le revenu des douanes, plus complètement proportionnel aux progrès du commerce que les contributions indirectes, nous trouverons un accroissement digne d'attention.

Le produit des douanes de France, pour l'année 1818, était seulement de cent quatorze millions de

francs, pour 1819, de. . . . 110,000,000 fr.
pour 1825, de. . . . 148,231,766

Le revenu des postes, était en.
1820, de. 23,790,710
en 1825, de. 27,552,641

Remarquons au contraire, avec plaisir, une diminution sensible dans le produit d'un impôt odieux, que la moralité des chambres devrait rejeter pour jamais: je veux parler de l'impôt sur la loterie.

En 1820, le produit brut de la loterie surpassait. 21,800,000 fr.

En 1825, il était seulement de 15,587,449

En 1826, il n'était plus que de 11,901,806

Tandis que les sources de revenu données par l'industrie et le commerce ont présenté les accroissements dont nous venons d'indiquer les principales bases, les contributions territoriales ont éprouvé des réductions considérables, par lesquelles le sort des propriétaires de la France est fort amélioré, surtout dans les départements qu'une répartition trop inégale des charges publiques grevait outre mesure.

En 1820, la contribution foncière s'élevait en principal, à. 168,207,255 fr. à laquelle somme il fallait ajouter 69,983,462 fr., qu'on décore ingénieusement du titre modeste de *centimes additionnels*; ce qui faisait, par conséquent, pour la contribution foncière 238,190,727 f.

Les dégrèvements ont réduit cette somme, pour